

Le succès
des immersions
numériques

Dresde
côté
musées

nendo
et le design
minimal

2020

L'année
du divin

Raphaël



WWilliam

et son théâtre d'ombres



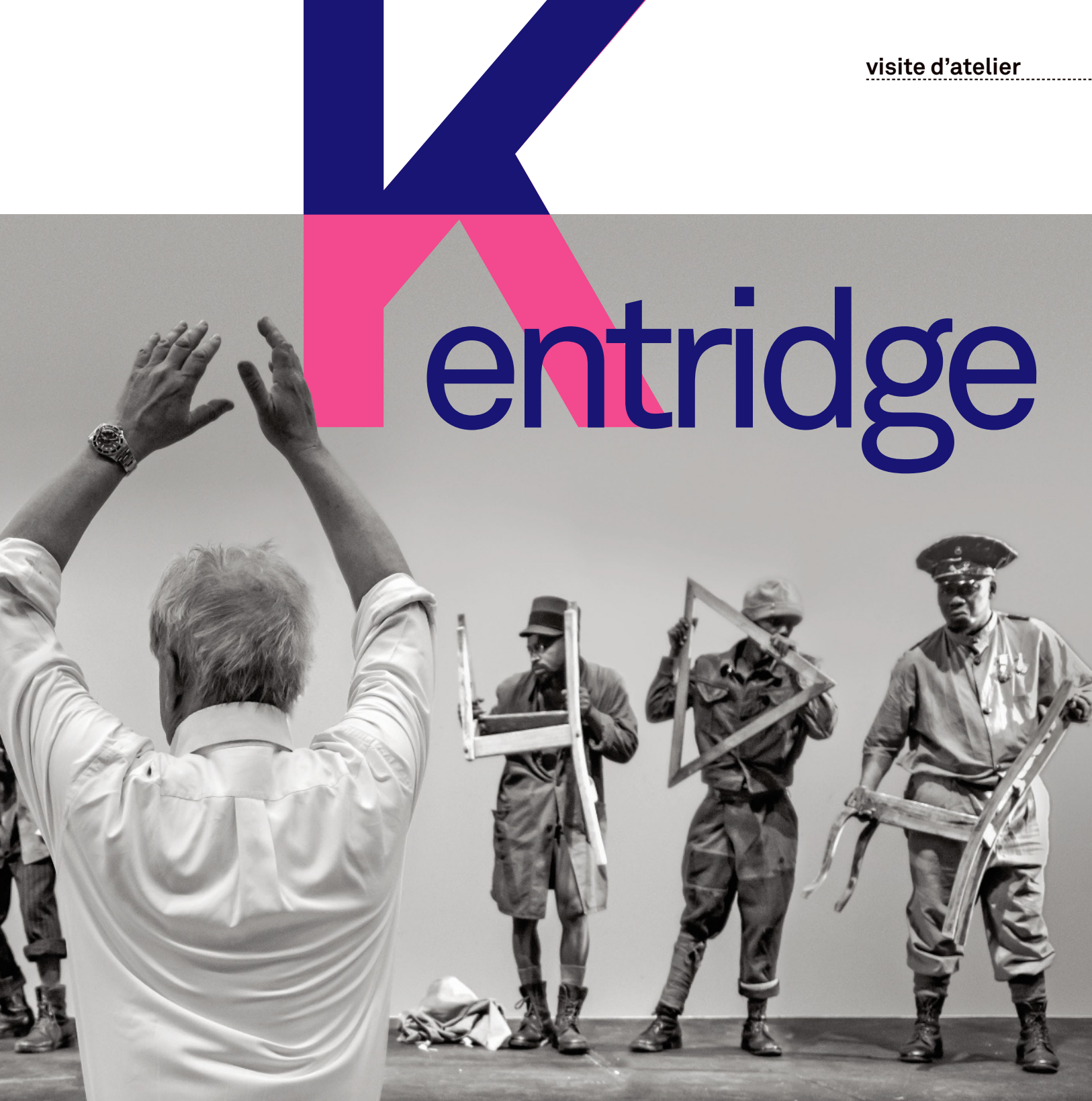
Toujours aussi ambitieux, le LaM Lille Métropole propose la première grande rétrospective française consacrée à l'artiste sud-africain William Kentridge. Elle explore l'œuvre foisonnante et hors norme d'un virtuose de l'image.

/ Texte Elisabeth Védrenne

William Kentridge

dirige une répétition
de la pièce *The Head &
the Load*, dans son atelier
à Johannesburg, en 2017
©S. OLIVER.

« Marcher, penser, traquer l'image. Je passe des heures dans l'atelier à marcher, à faire les cent pas dans l'espace pour trouver l'énergie et la clarté qui me permettront de tracer le premier trait... Ces déambulations ont souvent un lien avec la feuille de papier qui m'attend sur le mur, comme si la présence physique du papier était indispensable pour que mes projections intérieures paraissent réalisables. Le format et le matériau donnent une échelle, un point de départ, une composition possible. » Le Sud-Africain William Kentridge s'est ainsi



enfermé en 2003 dans son atelier de Johannesburg comme dans un vaisseau spatial, en préparant sa série-hommage à Méliès avec les neuf films intitulés *7 Fragments pour Georges Méliès*, *Le Jour pour la nuit* et *Un voyage dans la lune*. Kentridge est avant tout un homme de l'image, du papier, du dessin et, toujours, du mouvement. Un homme-orchestre, un artiste complet, impossible à étiqueter. Peut-être est-ce là l'une des raisons pour lesquelles, alors qu'il est célébré dans le monde entier et déjà présenté dans les plus grands musées

comme la Tate Modern de Londres ou le MoMA de New York, et tandis qu'il a reçu fin 2019 le Praemium Imperiale, il demeure inconnu du public en France et n'a eu qu'une exposition, en 2010 à Paris au Jeu de paume, à part quelques dessins exposés par Marie-Laure Bernadac au Louvre. Pire, il n'existe presque aucune œuvre de lui dans les musées français, hormis une vidéo au Centre Pompidou et un superbe dessin de lui dans son atelier que le Frac Picardie prête pour l'exposition du LaM. Né à Johannesburg en 1955 dans une famille

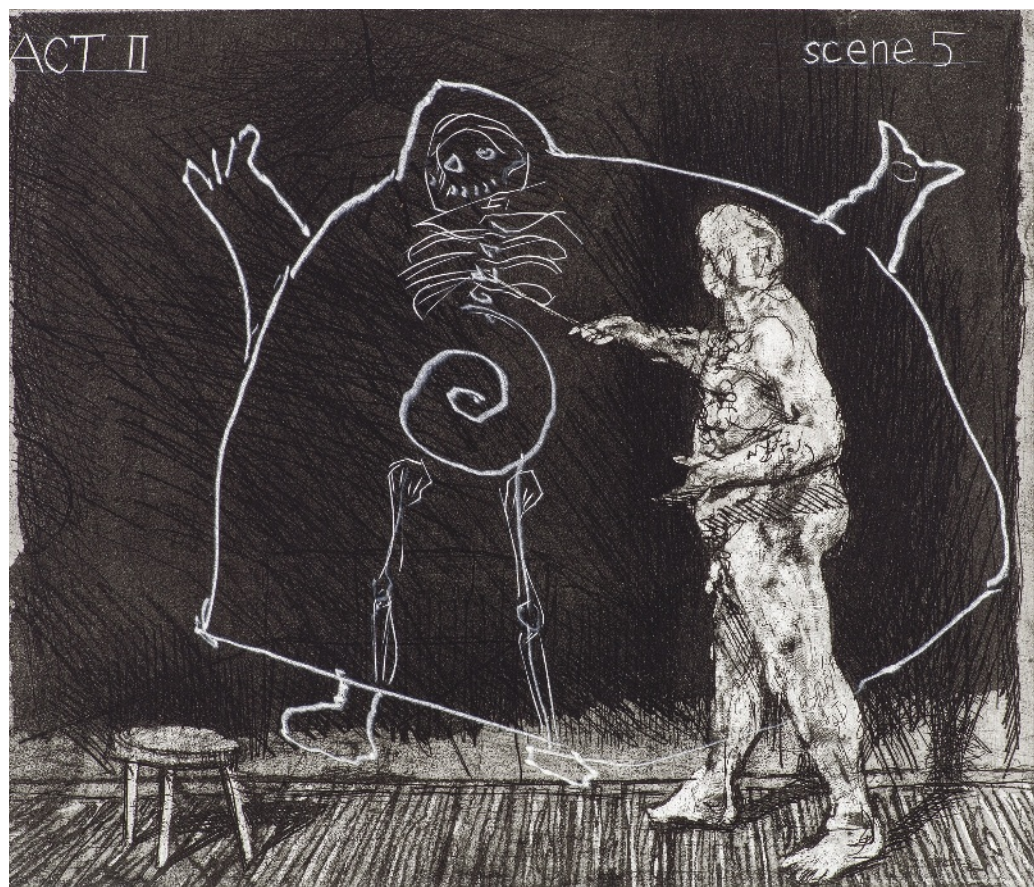
de juristes engagés – son père a été l'avocat de Nelson Mandela avant sa longue incarcération –, William Kentridge est à jamais marqué « *par cette ville provinciale assez déprimante* » et par la politique d'apartheid de son pays. Une Afrique du Sud qu'il ne quittera jamais, malgré ses nombreux voyages, vivant et travaillant dans sa ville natale « *en bordure des immenses soulèvements sociaux mais éloigné d'eux* », puisqu'il est blanc. Avant d'élaborer l'univers tout en noir et blanc de ses films et dessins, Kentridge se frotte à la culture européenne,



impressionné par son séjour à Rome avec son père, par les utopies des mouvements d'avant-garde des années 1930, expressionnistes allemands aussi bien que constructivistes, et par l'art du mime et du théâtre découvert à Paris en 1981 à l'école Jacques Lecoq. Il restera fidèle à une vision transdisciplinaire de l'art.

Miroir de l'apartheid

Rentré chez lui, il collabore avec la Junction Avenue Theatre Company pour la pièce *Sophiatown* (1986-1989) mettant en scène l'évacuation et la démolition de ce quartier noir misérable de Johannesburg. Il produit ses premiers films d'animation développant une « animation du pauvre » faite de photographies, de dessins au fusain et de collages. À partir de 1989, suit la série de films *Drawings for Projection* montrant deux personnages, ses alter ego : Soho Eckstein l'industriel et Felix Teitlebaum le poète. Le goût du dédoublement, la dérision et la satire pour faire face aux blessures, ne le quitteront plus. Ainsi du personnage d'Ubu, inventé par Alfred Jarry, qu'il fait vivre dans *Ubu tells the Truth* en 1997. L'atelier de Kentridge est un corps entier, un autoportrait. À la fois matrice, sujet et spectacle, caverne dans laquelle il se livre à une lecture hypnotique de Platon en y



“ William Kentridge est avant tout un homme de l'image, du papier, du dessin et, toujours, du mouvement ”

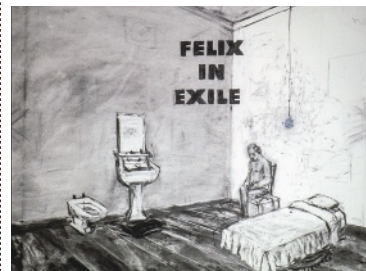
À gauche, en haut les dessins préparatoires du ciné-concert *Paper Music* (2014) recouvrent le sol de l'atelier
©A. SAGALYN.

En bas *Ubu tells the Truth*, 1996-1997, eau forte, 36 x 50 cm
©T. DULLAART.

À droite L'artiste réalisant le film *Day Will Break More Than Once* (2019)
©WILLIAM KENTRIDGE.



3 ŒUVRES PHARES DE WILLIAM KENTRIDGE



Felix in Exile, 1994, extrait vidéo
COURTESY MARIAN GOODMAN GALLERY, NEW YORK/PARIS/LONDRES.



The Refusal of Time, 2010, extrait vidéo
COURTESY MARIAN GOODMAN GALLERY, NEW YORK/PARIS/LONDRES. ©H. STROMBERG.



The Head and the Load/KABOOM !, 2018, extrait vidéo
©T. DULLAART.

projetant ses propres ombres. Entrer dans son atelier est comme pénétrer dans les circonvolutions de son cerveau en perpétuelle révolution. Explorateur-bricoleur-expérimentateur, foisonnant de trouvailles, raconteur de vies dont l'épopée des Noirs dans son pays, de rêves et de cauchemars. Metteur en scène de théâtre, créateur d'opéras, cet artiste pluridisciplinaire se sert de l'histoire, de son pays ou du monde, pour en faire des fresques animées. En 2016, il illustra les murs bordant le Tibre, au centre de Rome, d'une gigantesque frise, *Triumphs and Laments*, réalisée en gravant l'épiderme sale de la pierre. Une fresque

éphémère pour explorer la notion du temps. Son processus est toujours le même: il exécute d'abord des dessins au fusain, les photographie, gomme certains fragments, ajuste, refait. Les déchire, les redécoupe, les réajuste, les juxtapose, enfin les utilise pour des films tout à fait artisanaux, parfois aidé de son stéréoscope.

Un monde en ombres chinoises

Le monde est comme une médaille à deux faces, signifiant une chose et son contraire. Il filme ses silhouettes en ombres chinoises, dont il fait aussi des sculptures en bronze. Une fabrication telle une métaphore de sa ville de

Johannesbourg, édiflée sur des mines d'or, qui s'affaisse et renaît de ses cendres sans cesse, se reconstruisant jusqu'à former l'image d'une ville mouvante et brouillée, faite de débris. Visions d'effondrement, de perte, qui servent à Kentridge pour construire une sorte de palimpseste de ses effacements successifs, à la façon dont se sédimente notre mémoire, inséparable de sa propre amnésie. Comme s'élabore l'Histoire avec ses dénis et ses oublis. Fasciné par l'ambiguïté des hommes, l'artiste s'attache à traduire ses propres contradictions, ses doutes incessants, son scepticisme. Déchirer est l'un de ses gestes fondateurs. En

“ Entrer dans son atelier, c’est comme pénétrer dans les circonvolutions de son cerveau en perpétuelle révolution ”



Ci-contre
O Sentimental Machine, 2015,
 installation vidéo HD,
 5 projections,
 4 mégaphones, son,
 9 min, 55 sec.
 COURTESY MARIAN
 GOODMAN GALLERY,
 NEW YORK/PARIS/
 LONDRES. ©R. FANUELE.

Ci-dessous *Untitled*,
 dessin pour *The Head
 and the Load*, tondo II,
 2018, fusain, crayon
 de couleur et collage
 sur papier, Ø 147,5 cm
 ©T. DULLAART.
 TOUTES LES ŒUVRES :
 ©WILLIAM KENTRIDGE/
 COURTESY DE L'ARTISTE.

reconfigurant ses images sous des formes fragmentées, il met en lumière le procédé, manuel et très simple, qui est sa marque de fabrique. Il obtient ce « miracle » en utilisant des objets du quotidien désuets, vieille machine à café italienne, antique machine à écrire, vieux téléphone, calculatrice hors d'usage, porte-voix et mégaphones d'un autre âge. Une ribambelle d'outils n'ayant plus cours qu'il transfigure, réincarne ou métamorphose, comme avec la caméra sur trépied qui devient une mitrailleuse... De même, ses dessins au fusain figuratifs très « vieille manière », parfois agrémentés de pastel, ou ses bronzes, s'offrent volontairement en décalage par rapport aux techniques de la scène artistique contemporaine. Sans être nostalgique, il souhaite faire apparaître l'anachronisme de toute vérité supposée. L'accumulation des instruments, objets incongrus, rebuts de papiers, fils électriques, maquettes, passerelles, échelles de toutes tailles comme derrière les cintres d'un théâtre, dessins qui couvrent les énormes tables et parfois les murs entiers de cet espace gigantesque situé dans un ancien entrepôt du quartier de Maboneng, où il a aussi créé un Centre d'art, fait penser à l'autel d'un magicien. Un poumon ludique d'où jaillissent des surprises dont on ne sait jamais à l'avance de quel côté va s'orienter la narration, fantastique et/ou réaliste ?



À VOIR

★★★ « WILLIAM KENTRIDGE, UN POÈME QUI N'EST PAS LE NÔTRE », au LaM Lille Métropole, 1, allée du Musée, 59650 Villeneuve-d'Ascq, 03 20 19 68 68, www.musee-lam.fr du 5 février au 5 juillet.

🎟️ RÉSERVEZ VOTRE BILLET SUR CONNAISSANCEDESARTS.COM

« WILLIAM KENTRIDGE : 7 FRAGMENTS », Guggenheim Bilbao, 2, av. Abandoibarra, 34 944 35 90 80, www.guggenheim-bilbao.eus du 12 mars au 14 juin.

À LIRE

LE CATALOGUE DE L'EXPOSITION, sous la dir. de Marie-Laure Bernadac, éd. Flammarion/Kunstmuseum de Bâle (196 pp., 35 €).